

# LA LIBERTÉ

ORGANE OUVRIER, PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS-VILLE:  
Trois mois \$ 0.60  
CASILLA CORREO 759

Communications. Correspondance et Abonnements:  
CASILLA CORREO N° 759

ABONNEMENTS-PROVINCE:  
Trois mois \$ 0.60  
CASILLA CORREO 759

BUENOS AIRES, 24 Juin 1894.

## Aux camarades

Avec ce numéro, LA LIBERTÉ entre dans son deuxième trimestre. Nous espérons que l'appui des camarades qui, jusqu'à présent nous a aidé à surmonter les difficultés de la tâche entreprise, nous sera continué dans cette nouvelle période comme dans l'avenir. La première passe a été heureusement franchie ; à tous les camarades de nous prêter leur concours pour braver et résister aux éléments hostiles qui voudraient nous barrer la route.

Vive la Révolution Sociale !  
Vive l'Anarchie !

## LE PAYSAN

Le paysan est-il véritablement l'homme heureux dont se plaisent à nous parler les bourgeois et, plus particulièrement, les propriétaires fonciers ? Est-il vrai également que le paysan n'est point mûr pour la Révolution Sociale ? Voyons ce qui se passe en France, le pays privilégié par excellence, car il nous plaît de faire la part belle à nos ennemis.

Nous lisons, à la page 97 du livre intitulé « La Tyrannie socialiste », de Yves Guyot : « En France, le parlement est accablé des plaintes des mineurs ; cependant, on voit des ouvriers agricoles venir sans cesse en augmenter le nombre, qui s'est accru de 11.000 de 1890 à 1891. »

Vous entendez ? Onze mille travailleurs des champs habitués à respirer au grand air, à vivre au grand jour, aux

rayons du soleil, à courir la campagne en pleine liberté, et qui n'hésitent pas à venir s'enterrer vifs dans un puits de mine, à deux, trois et même cinq cents mètres sous terre, où ils vivent comme des taupes dans des galeries étroites suintant l'eau, exposés aux éboulements, aux massacres par le grisou et n'ayant pour soleil que la flamme pâlotte pareille à un feu follet de leur lampe Dawis.

Voyez ces hommes au sortir du puits, les pieds nus, les vêtements trempés, n'ayant de visible et d'humain, sous la couche de poussière noire qui les enveloppe de la tête aux pieds, que deux yeux perçants où scintille la fièvre qui lesonge et deux lèvres pâles et cadavériques comme celles d'un moribond. Eh bien, c'est pour mener cette existence horrible que l'homme des champs abandonne les siens, ses habitudes d'enfance, la verte nature, les prés, les bois, les ruisseaux qu'il aime, et tout cela pour gagner un salaire qui lui permette de dompter la faim qui le torture. Voilà le beau résultat où en sont arrivés les gens des campagnes, et malgré cela vous osez nous dire que le paysan est heureux et que jamais nous n'en ferons un révolutionnaire !

Le paysan heureux ! A quel homme de bon sens et de cœur ferez-vous croire cela ? Peut-être aux bourgeois badauds des grandes villes qui ne connaissent la campagne que par les parties fines qu'ils y ont faites en emportant avec eux tout ce qu'il leur fallait pour faire un déjeuner sur l'herbe ?

A tous ces naïfs qui se nourrissent de vos sottises élocubrations vous pourrez faire accroire tout ce que vous voudrez, même que les arbres poussent les racines en l'air. Mais à ceux qui ont habité ou parcouru la campagne en tous sens, qui ont partagé, ne fût-ce que pour quelque temps, la vie du paysan et qui connaissent ses privations et ses divers travaux, leur direz-vous aussi que le travailleur des champs est heureux ?

Non, mille fois non, le paysan n'est pas heureux, et s'il l'a été il y a quelque trente ans, il ne l'est plus maintenant, car si alors il possédait encore quelque lopin de terre, aujourd'hui il ne possède plus rien ; il doit sa terre à l'usurier et l'usurier c'est la société bourgeoise or-

ganisée pour l'exploitation à outrance du producteur.

L'homme des champs, comme le travailleur des villes n'a pour toute fortune que ses deux bras, mais il est encore plus malheureux que lui. C'est cette misère toujours croissante qui explique cette émigration en masse des gens de nos campagnes vers les villes, émigration qui augmente dans des proportions effrayantes.

Comment prétendre qu'il n'en soit pas ainsi ? Le paysan produit du blé et il ne mange que du pain noir ; il produit du vin et ne boit que de l'eau ; il produit des fruits succulents auxquels il se ferait un scrupule de toucher, les réservant pour les beaux messieurs de la ville ; il produit les légumes les plus variés qui garnissent la table du riche et ne mange que des pommes de terre ; il élève des bœufs et ne mange pas de viande ; il a des poules et des œufs, du beurre, du lait, du fromage, mais tout cela n'est point pour lui, pauvre manant attaché à la glèbe, et il doit vendre tous ces produits pour payer le loyer de la terre qu'il cultive.

Nous pourrions passer en revue tous les produits que donne à la société le paysan, et nous verrions qu'en réalité il ne garde et ne peut garder pour lui que le rebut de toutes ces choses, que ce qui n'est pas vendable, en un mot. Ses vêtements sont sordides et réduits au plus strict nécessaire ; son logement est une misérable chaumière que les chiens de chasse du riche bourgeois ne voudraient pas pour chenil et qui ressemble souvent à s'y méprendre à la hutte immonde du sauvage.

Quant à l'instruction que vous avez donnée au paysan, mieux vaut n'en pas parler par respect pour l'humanité, et si cet homme, qui a passé sa vie courbé sur la charrue afin que vous mangiez du pain, marche encore sur ses deux pieds et n'est pas retourné à l'état de quadrupède, vous avouerez que ce n'est pas de votre faute.

Eh bien, vous n'avez qu'à continuer ainsi, vous tous qui trouvez que le paysan est heureux et, sans être prophète, nous vous prédisons qu'avant trente ans les campagnes seront désertes, et si par hasard on y trouve encore un laboureur, on se le disputera pour l'ex-

hiber dans un champ de foire à l'égal de la femme-canon.

Mais, heureusement pour ces déshérités, que la Révolution Sociale est là pour mettre un terme à leurs misères. Nous verrons alors de quel côté sera le paysan. Attendons !!

## EXÉCUTION

DES HÉROS ANARCHISTES

### de Paris et de Barcelonne

EMILE HENRY  
CEREZUELA, SOGAS, ARCHS, BERNAT,  
SABAT ET CODINA.

Barcelonne, 21 Mai.

Le 20, à 4 heures du matin, après notification de la sentence les condamnant à mort, Archs, Codina, Cerezuela, Sogas, Sabat et Bernat entraient en *capilla*. Malgré leurs énergiques protestations six ensoutanés, sinistres et sales corbeaux de la mort, leur furent adjoint. Nos héroïques compagnons, pendant tous ces ignobles singeries de leur mise en chapelle, firent preuve du plus extraordinaire courage, et c'est en vivant l'Anarchie et chantant des chansons révolutionnaires, qu'ils passèrent les 24 heures les séparant de leur exécution.

La nuit antérieure, soupçonnant l'imminence de leur exécution, les compagnons se firent apporter un substantiel repas, au cours duquel Codina, l'esprit libre et tranquille, défendait, avec ses amis, les théories anarchistes et condamnait la société bourgeoise.

La scène des adieux fut terrible. Au moment de se séparer des siens, Archs dit à son fils de venger sa mort; Bernat, voyant l'émotion de son père, tâchait de le reconforter, lui conseillant de se retirer; la mort est peu de chose, disait-il, aie du courage, ça ne vaut pas la peine de te désespérer comme ça!

Cerezuela, que toutes ces scènes avaient légèrement abattu, se remit bientôt. Il se produisit chez lui une réaction violente; son énergie, que rien ne put dès lors abatre, ne fit qu'augmenter à mesure qu'approchait l'heure du supplice. Tous les efforts des ensoutanés, qui avaient escompté sa faiblesse passagère, pour l'amener à se repentir et à se confesser, furent inutiles: «J'ai foi dans mon idéal, dans l'Anarchie, répondait-il, je la soutiendrai jusqu'à ma dernière minute!»

Dans la même attitude se maintinrent Archs, Codina, Bernat et Sabat. Tous les quatre riaient sarcastiquement à tout moment la prêtraille, la justice et l'autorité. Codinat professait une haine profonde envers la société bourgeoise et regrettait de ne pas avoir les moyens de la broyer, de la réduire en poussière.

Seul Sogas, d'après les journaux bourgeois auxquels nous empruntons ces détails, aurait eu, au dernier moment, quelques défaillances. On se les expliquera par les souffrances morales endurées pendant les 24 heures de cha-

pelle qui précéderent l'exécution, ainsi que par le supplice des barcelonaises abjurations des visqueuses bêtes noires de l'église.

Le 21, à la pointe du jour, arrivaient à Montjuich les régiments Lanceros de Bourbon et Cazadores de Alcantara, puis un escadron de la garde civile, et un énorme contingent de police, qui se tassèrent autour et aux environs du château devant lequel allait avoir lieu l'exécution. Peu de monde, 4 ou 500 curieux à peine, entre lesquels régnait un sépulcral silence.

A 4 heures 26, nos camarades apparurent entre un peloton de soldats l'arme au bras, toujours accompagnés de la prêtraille. Tous montraient une grande fermeté. Ils franchirent ainsi, la tête haute, les 25 mètres qui les séparaient de l'endroit où ils allaient être fusillés.

Peu d'instants après on les obligea, malgré leur résistance, à se mettre à genoux, le dos tourné aux soldats. Puis une formidable détonation se fit entendre; quatre des compagnons tombèrent; les deux autres n'avaient pas été atteints. Deux autres feux de peloton furent tirés qui achevèrent la sinistre besogne.

A ce moment un homme, en proie à une terrible surexcitation, forçait le carré des soldats en criant: «Laissez-moi passer, laissez-moi passer, l'on assassine mon frère!» C'était le frère d'Archs, qui venait de rouler à terre criblé de balles!

Des témoins disent avoir entendu Archs crier: Vive l'Anarchie! Suivant les mêmes personnes, Sabat aurait interpellé et traité les soldats d'assassins, et Bernat, dans un dernier cri: «Mort aux inquisiteurs!»

L'exécution terminée, les corps de ces vaillants champions de la cause libertaire furent emportés par deux fourgons escortés par la troupe et conduits à l'intérieur de la forteresse de Montjuich.

Paris, 21 Mai.

L'exécution d'Emile Henry, à Paris, a été le sujet de toutes les conversations, commentée par toute la population.

Les préparatifs furent faits dans le plus grand secret, comme pour celle de Vaillant. Aux premières heures du jour, cinq cents gardes, quatre compagnies de policiers et deux escadrons de cavalerie se trouvaient tassés sur la place de la Roquette.

La nouvelle de ce déploiement de forces circula rapidement dans la ville, et les curieux commencèrent à affluer de tous côtés. La place était infectée de mouchards déguisés mêlés à la foule, chargés de recueillir les conversations et de réprimer toute tentative de révolte.

A 3 heures et demie arrivait Deibler et ses aides qui se mirent aussitôt à monter leur sinistre machine. Autour d'eux se pressaient quelques privilégiés à la curiosité malsaine. Parmi eux se trouvaient Maurice Barrès et cette autre canaille Clémenceau, l'acteur Coquelin et Ducret.

Quelques minutes avant l'exécution, le directeur de la Roquette, le juge Goron et un policier, pénétrèrent dans la

cellule d'Henry qui dormait profondément, la tête tournée du côté du mur. Le directeur de la prison le réveilla, l'exhortant à avoir du courage.

— Du courage! répondit Henry, j'en ai eu jusqu'à présent; j'en aurai aussi pour mourir!

Lorsqu'il eut fini de s'habiller il ajouta:

— Je suis à votre disposition...

— Voulez-vous que vienne l'aumônier? désirez-vous lui parler?

— Non!

Comme on offrait à Henry un verre de cognac, il le refusa. A Deibler, qui le ligottait brutalement, il lui dit:

— Ne serrez donc pas si fort! vous savez bien que je ne veux pas me sauver!

— L'heure suprême est arrivée, Henry, lui dit le juge; il est encore temps de faire des révélations. Nommez vos complices.

— Vous me l'avez demandé plus de cent fois déjà! répondit Henry. Mon procès est terminé. Les bourgeois m'envoient à la guillotine. Ce n'est donc point l'occasion de parler pour ne rien dire: «Je n'ai point de complices!»

Un aide de Deibler procéda alors à la «toilette» de notre courageux camarade, son col fut fortement échanuré, en quelques coups de ciseaux, laissant le cou à nu. Cette besogne terminée, Henry fut amené sur la place qu'il explorait d'un regard. Aussitôt après il se mit à crier de toutes ses forces:

— Courage, compagnons! Vive l'Anarchie!

Puis, avançant doucement, avec difficulté, par suite de la gêne que lui causaient ses ligatures, il arriva vers la hideuse guillotine où il répéta son cri de: «Vive l'Anarchie!»

Violentement basculé par les aides, Henry tomba étendu sur la plateforme, le cou pris dans la lunette; une seconde après le couteau tombait.

Au moment où le fourgon funèbre emportait au galop les restes de notre héroïque camarade, des cris de «Vive Emile Henry! Vive l'Anarchie!» se firent entendre dans la foule. Deux compagnons ont été arrêtés et incommuniés.

Après un simulacre d'inhumation, le corps d'Henry, ramené à la Faculté de Médecine, fut livré à l'autopsie.

## MOUVEMENT SOCIAL

D'après les nouvelles qui nous arrivent d'Europe, il résulterait que le récent attentat de Liège, que l'on disait dirigé contre le Dr Renson, visait son oncle, habitant la même maison, qui est président de la cour d'assises de Liège, et qui a, à différentes reprises, siégé pendant les procès des anarchistes, contre lesquels il s'était montré d'une grande férocité.

Un lieutenant de réserve habitant Gènes, a été révoqué, la semaine dernière, pour cause de socialisme avéré. Dans une lettre adressée à l'*Era Nuova*, il offre, pour la propagande, ses épaulettes. Ces insignes de son grade

seront vendus publiquement sur la mise à prix de 35 francs, offert par un orfèvre.

Les camarades Willems et Tordoir ont comparu de nouveau devant les assises du Brabant pour avoir édité le livre de J. Grave. Ils ont été condamnés chacun à deux ans de prison.

Le journal l'*Eclair*, de Paris, ayant reproduit une lettre apocryphe de E. Reclus parue dans le *Travail*, organe de la Fédération socialiste de Liège, lettre répudiant l'attentat du caté Terminus, s'est attiré le démenti suivant du savant géographe:

Monsieur le directeur,

On m'envoie, de Paris, l'*Eclair* du 29 avril renfermant un article dans lequel vous reproduisez une lettre que vous dites avoir été adressée par moi avec trop d'empressément au journal le *Travail*, de Liège.

Je puis vous dire, de mon côté, que vous avez été trop pressé d'accueillir comme authentique un document qui m'a déjà été attribué à propos des affaires Ravachol et Vaillant, et que j'ai démenti.

Je ne connais pas le faussaire qui s'est servi de mon nom. Mais je vous prie de m'aider, par la publicité de votre journal, à repousser toute la responsabilité d'un factum dans lequel, du reste, aucun ami n'a reconnu ni mes idées ni mon style.

Veuillez agréer, etc.

E. RECLUS.

Notre camarade Merlino vient d'être arrêté, sur les renseignements fournis par l'ambassade de France à Londres et grâce à la délation d'un misérable qui a reçu 1500 francs pour cela.

## Evolution de l'Idée

La conception de nos idées est cause d'une grande transformation dans la manière d'être de l'homme. Avec elle, l'idée de patrie embrasse tout l'univers; l'amour ne se limite plus à la famille, il s'étend à toute l'humanité. Pour les anarchistes l'individu est un frère, plus qu'un frère, un égal: il est un autre lui-même.

Le jour où l'homme concevra la vie pour tous, le savoir pour tous, le plaisir pour tous, la liberté pour tous, on pourra dire que ce jour, où la lumière se sera faite en son cerveau, il aura atteint au point culminant de la grandeur humaine.

Celui qui n'a pas remarqué l'évolution qu'exécutent nos croyances sur les choses en changeant nos idées politiques, ne comprend pas la relation que ces idées gardent entre elles. Un monarchiste, un républicain, un anarchiste a, pour l'usage de sa vie, une série d'idées qui déterminent, de même que les degrés de perfection organique, le caractère de ses relations avec les autres hommes.

Le même acte, le même fait, est diversement apprécié, suivant les idées de ceux qui le jugent.

Pour un anarchiste, la société actuelle est mauvaise, non seulement par les souffrances que le déshérité y endure, mais aussi parce qu'elle ne permet pas le libre développement de toutes les intelligences et la pratique des jouissances auxquelles tout homme a droit. L'anarchiste a conçu une société plus parfaite, un autre genre de vie, et ses idées concordent toutes avec cette conception.

La constitution de l'actuelle société prive de grandes énergies toutes les branches de la science, l'empêchant de devenir ce qu'elle devrait être. Les hommes profitent-ils tous des bénéfices que la nature et la science met à leur disposition? Contribuent-ils tous, dans la mesure qu'ils devraient ou pourraient, à la satisfaction des nécessités de la vie humaine? Nullement. Et cette simple démonstration condamne, comme injuste, la société présente, parce qu'il est impossible de supposer que la nature produise pour une classe déterminée, ni qu'elle choisisse celles qui monopolisent la source de toutes les richesses et de bien-être.

Cette absence de justice qui se note dans toutes les manifestations de la vie actuelle nous a fait croire que ce n'est pas pour cela que l'homme se perfectionne et progresse.

Il faut une solution plus juste et humanitaire, plus en harmonie avec les aspirations de l'homme.

C'est pour ce motif que nous croyons à l'efficacité, dans sa mise en pratique, d'un idéal que nous avons appelé Anarchie, parce qu'il est la négation de toute autorité, autant morale que matérielle, autant économique que politique, autant scientifique que religieuse.

L'Anarchie suppose un régime social où les volontés travaillent sans coaction. Nous ne craignons pas d'y voir se reproduire les luttes que nous voyons aujourd'hui engagées entre les hommes, parce que nous en ferons disparaître la cause: l'inégalité sociale.

Nous déclarons injuste tout acte tendant à restreindre l'initiative individuelle et empêcher l'action de la volonté d'autrui.

Nous propageons ces principes si libres, parce que nous confions dans la bonté des qualités humaines librement développées.

Nous disons librement développées, parce que ce développement que nous voulons n'existe pas aujourd'hui; il est paralysé par l'influence de l'autoritarisme.

A priori, on ne peut pas dire qu'en Anarchie l'organisme humain ne pourra fonctionner aussi justement que nous le croyons.

Il existe, chez l'homme, un sentiment de solidarité non développé, parce qu'il est étouffé au sein d'une société égoïste qui accapare au profit de quelques-uns ce qui existe en abondance pour tous. Rien d'étonnant que l'égoïsme domine notre volonté, l'instinct de conservation profondément enraciné en nous le fait naître et lui donne impulsion.

Tous nos autres sentiments existent au même état latent.

L'Anarchie vient déchaîner les volontés, développer les corps et les intelligences. Elle apporte avec elle la liberté et la vie. Quoi de plus juste? Elle ap-

porte la liberté parce qu'elle assure toutes les autonomies; elle apporte la vie, parce qu'elle est le conducteur de toutes les jouissances. L'unique société juste est celle qui garantit la vie et la liberté, choses qui sont loin de l'être aujourd'hui, puisqu'il existe toute une classe d'individus plongés dans le dénuement le plus complet et soumis à un nombre incalculable de lois restrictives.

Il n'y a personne, absolument personne, qui soit passible d'un châtement. L'assassin?

Etudiez les causes qui l'ont amené à tuer; si elles sont sociales, et c'est presque toujours, modifiez la société et l'assassin disparaît; si elles sont organiques, et c'est rarement le cas, établissez une bonne méthode curative. Le voleur est-il punissable? A moins d'être malade, personne vole si rien ne lui manque, et rien ne manque à l'homme quand de tout il y a de trop.

Le problème de l'Anarchie est le problème du progrès, de l'évolution humaine. Voyez, du reste, comme diminuent les attributions de l'autorité à mesure que la science fait avancer les peuples. En les siècles passés, quelques hommes seulement gouvernaient le monde. Aujourd'hui des milliers d'individus meurent sans jamais avoir eu recours aux services de l'Etat. C'est que les intelligences s'émancipent de cette tutelle directrice qui pendant des siècles les avaient rendus passives. Il leur est arrivé ce qui passe aux enfants au début de la vie: l'appui et la direction guidant leurs premiers pas, puis essayant de marcher seuls et trouvant gênant l'appui de leurs tuteurs, obstacle à l'agilité et au développement de leur corps, s'en affranchissent pour courir librement devant eux.

Ce qui arrive à l'enfant à ses premiers pas, est l'image de la volonté de l'homme cherchant à reconquérir son moi. Il saute aux yeux des moins instruits que l'autorité évolutive, en ce moment, vers sa négation. Un gouvernement despotique suppose un peuple ignorant; un gouvernement tolérant suppose un peuple relativement civilisé. Si à un plus grand développement intellectuel correspond une dose moindre d'autorité, on peut dire que l'autorité disparaît à mesure que la civilisation avance. Ainsi donc, l'autoritarisme est en relation inverse avec le progrès. Cela étant établi, il n'est point difficile de prévoir le sort qui lui est réservé par la marche incessante des idées avancées.

Il n'est point besoin d'entrer dans de plus grandes considérations pour que peuple en comprenne l'action pernicieuse.

Toutes les lois créées par l'autorité législative, le sont dans un but de restriction. Aucune qui ne prive le peuple de quelque chose ou ne l'oblige à céder une partie de ce qu'il a produit. L'autorité judiciaire, elle, incline toujours du côté du puissant, fausse ses balances en faveur du plus riche. Pour ce qui est de l'exécutive, il n'y a qu'à voir ce qui se passe avec les ouvriers coupables de vouloir améliorer les conditions de travail en réduisant le bénéfice du patron; on les arrête et emprisonne. Toute sa considération est réservée aux

bourgeois qui s'enrichissent aux dépens de la santé et du bien-être des travailleurs. C'est à dire que l'autorité est un obstacle et une perturbation continuelle pour le peuple.

Dès que l'autorité se mêle aux affaires de quelqu'un, il peut être sûr que c'est pour lui porter préjudice. Si deux personnes ont recours à l'autorité pour résoudre une question ou trancher un différend, soyez certains que les deux auront à en pâtir. A quoi bon, alors, maintenir une institution qui ne se nourrit que du fruit que lui procurent les mauvais services qu'elle prête?

C'est pour cela que les anarchistes sont contraires à toute autorité. Nous la considérons non seulement inutile, mais nuisible, et en lui déclarant une guerre à mort nous condamnons un état social injuste, défectueux, qui est l'état social actuel.

(Consideraciones sobre el hecho y muerte de Pallas).

A paru le n° 12 de *El Derecho a la Vida*.—Adresse: Casilla del correo 305, à Montevideo.

On nous annonce pour aujourd'hui, dimanche, l'apparition de la *Question sociale*, revue mensuelle d'études sociales. Abonnement trimestriel, 1 \$ (R. A.) Extérieur, 1.20 \$. Adresse: F. Serantoni, calle Piedad 2095, Buenos Aires.

A parole n° 70 du *Perseguido* (30 Mar). Adresse: B. Salbans, casilla c. 1120, B. A.

## Contrastes

Cinq heures; l'obscurité se fait peu à peu. On n'aperçoit plus, à quelque distance, les maisons qui semblent à des ombres chinoises, se découpant fantasmagoriquement sur le ciel déjà noir.

Dans la grande ville, les fenêtres s'illuminent, une à une, tachant de notes brillantes le gris uniforme des maisons.

Le bois de Boulogne, avec ses arbres sans feuilles, est triste; avec la neige qui couvre la terre, il rappelle ces paysages japonais au dessin hiératique, aux couleurs mélancoliques. Sur l'épais tapis blanc roulent encore quelques coupés dans lesquels se prélassent de gros banquiers juifs saluant au passage d'autres riches et estimables canailles chrétiennes.

Couverte de haillons, une pauvre femme tend la main aux rares piétons; mais il fait trop froid pour sortir son portemonnaie; elle ne reçoit que quelques «bons conseils».

— Vous devriez travailler, ma brave femme, faire des ménages, cela rapporte davantage que la mendicité, et c'est plus honorable.

Travailler! Mais on croit donc que la société vous en donne le moyen? Dans plus de vingt endroits, la malheureuse

a été demander de l'ouvrage; partout on l'a renvoyée. Et il a fallu mendier, oh! pas pour elle, mais pour le *gosse* et la mère est malade.

La pauvre a passé la journée sans manger, les pieds dans la neige, et elle n'a pas un sou! Découragée, elle tombe sur un banc en sanglotant; sur sa figure, les larmes suivent les sillons qu'a déjà creusé la faim. Mais peu à peu elle se calme, puis se relève et reprend son chemin; c'est aux Ternes qu'elle habite, dans un taudis avec sa mère mourante et sa petite fille; le mari est mort il y a huit jours.

Enfin elle est arrivée dans son galeas, brisée de fatigue et de désespoir. La vieille mère, étendue sur le parquet, se soulève sur le coude.

— Chut! Marie dort... Eh bien?  
— Pas un sou.  
— Ah malheur!... Allons... Faut en finir.

— J'vas demander du charbon aux voisins.

La femme ressort un instant. L'enfant dort toujours; sur cette petite figure de six ans la résignation de l'humble est déjà peinte. La grand'mère se traîne vers ce petit corps, le regarde silencieusement, immobile; tout à coup elle le saisit et l'embrasse à pleins bras.

— Pauv'marmot... Allons bon, je l'ai réveillé.

— Tiens, tu pleures, grand'mère.  
— Mais non... Tu sais on va manger.  
— Oh!... vrai?

— Oui, on va faire du feu, seulement faut que tu dormes, sans ça t'auras rien.

— Voui. Et la fillette se rendort avec cette belle insouciance de l'enfance.

La femme est rentrée, a tout fermé; puis elle a mis les charbons allumés sur un débris de terrine, au milieu de la chambre.

— Allons, pauv' m'man, ça y est!... Nous allons avoir chaud, tout d'même!

— C'est pas trop tôt... Pourvu que Marie ne se réveille pas!... Allons, adieu.

— Bonsoir, m'man... Pauv'moutard, il a rien fait pour crever comme ça...

Longtemps, longtemps, dans la petite chambre, le silence ne fut plus rompu que par des sanglots, puis des râles; enfin plus rien... rien que le lugubre crépitement de la pluie sur le carreau.

Dans son salon bien chauffé un banquier (décoré pour vols en gros) lit son journal, les pieds sur les chenets. Sa noble épouse parcourt distraitement un roman de Bourget; tout à coup le mari élève la voix:

— Ah! ah! je l'avais bien dit, les *Ouest-africain* remontent... Tiens, encore un suicide: «La femme Sarreau, sa fille et sa mère ont été trouvées hier, asphyxiées, dans un taudis, au sixième étage d'une maison des Ternes.» Sont-ils bêtes, tous ces gens-là! Décidément c'est à la mode... Dis donc à Joseph de remettre une bûche, le feu va s'éteindre et il fait très froid dehors... Tant mieux, on pourra patiner...  
F.

## PETITE CORRESPONDANCE

F. J., talleres nuevos, F.-C.-R. — Avons reçu envoi, merci. Prenons note de la nouvelle adresse.

L. et H., à Pelotas (Brésil).—Tout est retrouvé. Faisons parvenir abonnement à la «Question». Envoyons n°s demandés. Lettre suit par même courrier.

Gustave S., à Bella-Vista (Tucuman). —Avons reçu lettre. Envoyons journaux et lettre.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LA PROPAGANDE

Liste de Pelotas (Brésil): Pour l'émancipation des travailleurs par eux-mêmes par tous les moyens: H. 6.000 reis; L., 10.000; Ba., 1.000; Bt., 2.000; C., 1.000. Total: 20.000 reis, en papier argentin: 14\$. —X., 0.40—Y., 0.20—P., 1—F. J., 1.50—B., 0.60—C., 1—R., 2—Ch., 2—L., 1.—Total: 23 \$ 70.

A ce jour: 328.15 \$.

## BIBLIOTHEQUE DE «LA LIBERTÉ»

PIERRE KROPOTKINE :

Le Salarial..... 0.10  
L'Anarchie dans l'Evolution Socialiste..... 0.10

ELISÉE RECLUS :

Les Produits de l'Industrie..... 0.10

MICHEL BAKOUNINE :

Dieu et l'Etat..... 0.60

Années 90-91, 91-92, 92-93 de la «Révolte», relié.—Prix: 5 \$ chaque.

Supplément littéraire, complet, deux volumes cartonnés.—Prix: 6 \$ chaque.

Collection année 93 de LA LIBERTÉ: 2.50 \$.

Faire directement les demandes par la poste: Casilla del correo 759.

## LA LIBERTÉ

se trouve en vente aux kiosques des places Victoria, Monserrat, Libertad, Lavalle, Viamonte, Constitucion et Once de Setiembre.

Le demander également aux crieurs.